

LE SYMBOLISME

Organe du mouvement universel
de régénération initiatique
de la Franc-Maçonnerie



SOMMAIRE :

	pages
Pythagore, par A. SIOUVILLE	29
Français et Allemands, par Oswald WIRTH	32
Le Sens du Symbole chez les Noirs, par F.-V. EQUIL- BECQ, administrateur-adjoint des Colonies	36
L'Esotérisme du « Serpent Vert » (Suite). — Le Passeur, sa Barque, sa Rame et sa Cabane	54

ABONNEMENTS :

France et Colonies : 5 fr. — Union postale : 6 fr. 50

Prix du Numéro : 0 fr. 60

ADMINISTRATION ET VENTE :
MEUNIER, 6, rue Martel, Paris (X^e)

Pour tout ce qui concerne la rédaction,
s'adresser au F.: Oswald WIRTH, 16, rue Ernest-Renan, Paris (XV^e)

Collection du “ **SYMBOLISME** ”

Série d'opuscules tirés à 307 exemplaires numérotés
(dont 300 sur papier d'alfa et 7 sur hollande)

Prix de vente : 1 franc.

De la Bibliographie Maçonnique

par ALBERT LANTOINE

Bibliothécaire de la Grande Loge de France.

Les Vers d'Or de Pythagore

par A. SIOUVILLE

Agrégé de l'Université.

Texte grec, avec traduction minutieuse, accompagnée
de notes explicatives, destinées à fixer le sens des
termes qui ont pu donner lieu à des interprétations
arbitraires.

Publications Initiatiques

en vente à la Librairie de l'*Acacia*
61, rue de Chabrol, Paris (X^e)

Le Livre de l'Apprenti, 2^e Édition,

Le Livre du Compagnon,

2 vol. in-16, *prix : 1 fr. 50* (par poste : 1 fr. 70 et 2 fr.).

Ces manuels sont destinés à **initier véritablement** le
lecteur soucieux de se pénétrer de l'esprit de la
tradition maçonnique. Ils rendent la Franc-Maçon-
nerie réellement intelligible à ses adeptes.

Le Symbolisme Hermétique dans ses rapports
avec l'Alchimie et la Franc-Maçonnerie,

par OSWALD WIRTH.

1 vol. in-8, *prix : 5 fr.* — Paru en 1909, cet ouvrage est
à la veille d'être épuisé. *Grammaire de l'idéogra-
phisme universel*, il enseigne les principes d'une
interprétation rationnelle de tous les symboles
initiatiques.

Les revues mensuelles **L'Acacia** (abonnement : France,
20 fr., Union postale, 25 fr.) et **La Lumière Ma-
çonnique** (abonnement : 6 et 9 francs) se publient
également 61, rue de Chabrol, Paris (X^e).



Pythagore.

M. A. SIOUVILLE a bien voulu compléter son étude sur les *Vers d'Or* parue dans notre n° 11 (Août 1913), en résumant comme suit le peu que nous savons de Pythagore et de son école.

O. W.

Il n'y a pas de philosophe sur le compte duquel l'antiquité nous ait laissé des renseignements plus étendus, et cependant il n'y en a pas qui nous soit moins connu. Il a surgi de bonne heure, autour de sa personne et de son œuvre, une luxuriante végétation de légendes qui a étouffé l'histoire : l'origine de Pythagore, son éducation, ses voyages, sa mort, sa véritable doctrine, tout est enveloppé d'un voile presque impénétrable. Les anciens ont porté sur lui les jugements les plus contradictoires, les uns le regardant comme un sophiste et un charlatan, le plus grand nombre comme un sage de premier ordre, presque comme un dieu.

Il semble que Pythagore soit né à Samos, entre 580 et 568

avant J.-C. Après s'être formé à l'école de premiers philosophes de l'Ionie, Thalès, Anaximandre, Phérécyde, il aurait voyagé en Syrie, en Phénicie, et séjourné assez longtemps en Égypte. Ce qui paraît certain, c'est que vers l'âge de quarante à cinquante ans, il alla s'établir dans l'Italie méridionale. Nous ne connaissons pas, d'une manière positive, les motifs de son émigration ; nous pouvons néanmoins conjecturer, avec assez de vraisemblance, que les cités doriennes de la Grande Grèce, avec leurs tendances aristocratiques, lui parurent, pour l'application de ses théories sociales, un champ d'expériences plus favorable que les cités démocratiques de l'Ionie. Car Pythagore n'était pas un philosophe purement spéculatif ; il semble bien avoir rêvé une réforme, à la fois religieuse, morale et politique, de la société grecque. C'est sans doute dans ce but qu'il fonda, à Crotone, son fameux *institut*, sorte d'ordre philosophico-religieux, que Grote a comparé, non sans quelque raison, à la Compagnie de Jésus. On n'y entrait qu'après un long noviciat de deux à cinq ans et de multiples épreuves. Peu d'adeptes étaient jugés dignes ou capables de l'initiation complète ; la plupart, faute des qualités nécessaires, étaient maintenus dans les grades inférieurs.

Les disciples étaient répartis en plusieurs classes, dont les deux plus connues sont celles des *exotériques* ou débutants, et des *ésotériques*, auxquels était réservé l'enseignement intégral. La morale de cette école paraît avoir été très élevée ; le régime était austère et comportait certaines abstinences, comme celle de la viande et des fèves. Les deux points les plus particuliers de la doctrine de Pythagore sont sa théorie mystico-cosmologique des *nombres* et la *métempsychose*.

L'*Institut pythagoricien* eut un tel succès que, du vivant même de son fondateur, il couvrit de ses ramifications toute la Grande Grèce. Il semble que la politique ne fut pas étrangère à cette rapide diffusion. C'était l'époque où, dans toutes les cités grecques, la lutte venait de s'engager entre la démocratie naissante et l'aristocratie déjà à son déclin. Autant qu'on en peut juger, les Pythagoriciens s'inféodèrent plus ou moins ouvertement à l'aristocratie. Mais la politique, cause de leurs premiers succès, amena aussi leur ruine : dans une révolution démocratique à Crotone, Pythagore fut massacré avec trois cents de ses disciples ; d'après une autre tradition, il échappa à la mort et se

réfugia à Métaponte, où il aurait terminé sa carrière, dans la retraite et l'obscurité, à l'âge de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans, entre les années 500 et 490 avant J.-C. L'*Institut pythagoricien* disparut dans la tourmente et ne se reconstitua jamais bien sérieusement dans la suite. Mais les doctrines du Maître lui survécurent ; son enseignement fut plus ou moins fidèlement continué par Lysis, Empédocle, Philolaüs, Clinias, Eurytus, Archytas.

A l'époque de la philosophie socratique, aux temps de Platon et d'Aristote, l'école pythagoricienne subit une éclipse presque totale, qui dura deux ou trois siècles (approximativement entre 400 et 100 avant J.-C.). Ce ne fut guère qu'au temps de César et de Cicéron qu'elle sortit de ses cendres pour fournir une nouvelle carrière, du reste peu brillante. Les principaux représentants de cette *Renaissance pythagoricienne* sont Apollonius de Tyane, Modératus de Cadix et Nicomaque de Gérasa. Les Néoplatoniciens, dont l'électisme était la note dominante, adoptèrent une partie des dogmes pythagoriciens : c'est ainsi que Porphyre et Jamblique écrivirent des *Vies*, d'ailleurs légendaires, de Pythagore et que Hiéroclès entreprit un commentaire enthousiaste des *Vers d'Or*.

A. SIOUVILLE

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques mots à cette notice si précise et si substantielle.

L'Initiation occidentale relève de Pythagore, qui passe pour avoir transmis aux Grecs les principes initiatiques de la plus haute antiquité orientale. Le prestige de ce Maître de la pensée fut immense, jusqu'au sein des anciennes confraternités constructives anglaises, dont procède la Franc-Maçonnerie moderne. Un vieux document corporatif, qui défigure d'une manière inattendue le nom du philosophe, est caractéristique à ce sujet.

« Peter Gower, un Grec, y est-il dit, voyagea pour s'instruire
« en Egypte, en Syrie et dans tous les pays où les Vénitiens
« (lisez Phéniciens) avaient implanté la Maçonnerie. Admis
« dans toutes les Loges des Maçons, il s'y instruisit énormément,
« puis il s'en revint et travailla en Grande-Grèce, où, s'étant
« développé, il devint un puissant sage, largement renommé.
« Il fonda dans cette contrée une Loge considérable à Groton
« (lisez Crotone), où il fit beaucoup de Maçons. Parmi ceux-ci,

« il en est qui vinrent en France, où ils firent à leur tour beau-
« coup de Maçons, grâce auxquels, par la suite, l'Art passa en
« Angleterre. »

L'authenticité de ce document a été contestée. Il passe pour avoir été découvert par le philosophe John Loke, vers 1696, dans la « Bodleian Library », où il a vainement été recherché depuis. S'il fallait en croire le texte lui-même, il remonterait au roi Henri VI, qui aurait fait subir un interrogatoire à un Franc-Maçon relativement aux mystères de la Maçonnerie. L'auteur inconnu a pu de bonne foi consigner cette légende ; de toutes les façons, il s'exprime en un anglais archaïque qui ne semble pas avoir été reconstitué au XVIII^e siècle.

O. W.

FRANÇAIS & ALLEMANDS

Fondée à l'Or. . . de Paris en 1906, la L. . . *Gæthe* a toujours eu l'ambition de contribuer à dissiper les malentendus qui entretiennent la défiance entre Français et Allemands. Le 18 octobre dernier, date qui, fortuitement, se trouvait être celle du centenaire de la bataille de Leipzig, cet Atelier avait organisé une Tenue spéciale comportant deux conférences, l'une du F. . . Dr Heinrich KRAFT et l'autre du F. . . André LEBEY. Les deux orateurs devaient, le premier au point de vue allemand, le second au point de vue français, exposer les conditions possibles d'un rapprochement entre les deux nations.

Après avoir montré à quel point une collaboration franco-allemande est désirable dans l'intérêt de la civilisation, le F. . . Kraft s'est appliqué à rejeter sur la France la responsabilité de la crise de surarmement qui sévit sur l'Europe. A l'entendre, nous sommes des

vaincus récalcitrants, qui refusons de laisser le vainqueur jouir en toute sécurité de sa victoire. La France ne peut se résoudre à oublier l'amputation de 1871. — Elle a grand tort, car elle oblige l'Allemagne à faire parade d'une force telle, qu'un conflit armé avec notre puissante voisine reste à jamais indésirable pour nous.

En réalité, toujours aux dires du F. . . Kraft, l'Allemagne ne nous intimide que par amour de la paix. Elle veut garder ce qu'elle détient et ne convoite pas un pouce de notre territoire. Nous ne risquerions donc aucune nouvelle invasion allemande, si nous n'avions pas l'obsession de l'Alsace-Lorraine.

Aussi, pour mettre fin à une tension qui ruine les peuples, ayons la sagesse de nous incliner devant le fait accompli. Après avoir signé le traité de Francfort le couteau sur la gorge, confirmons-le de bonne grâce. Considérons les Annexés comme définitivement Allemands et ne nous soucions pas plus d'eux que des Saxons ou des Bavarois. Rompons également l'alliance russe, qui est une anomalie, et ne nous fions pas à l'entente cordiale. Mettons-nous franchement du côté de l'Allemagne, marchons avec elle la main dans la main . . .

Reste à savoir où nous conduirait notre protectrice, car ce que nous aurions accepté serait bien un peu pour la France le protectorat allemand. Le F. . . Kraft ne s'est pas expliqué à ce sujet. Assurément, il ne songeait qu'à un idéal de paix avec le monde entier. Cependant, le sceptre du panslavisme lui est apparu, et sa tendresse à l'égard de l'Empire britannique est douteuse. Alors, les forces unies de l'Allemagne et de la France, à quoi les utiliserait-on ? A écraser autrui, probablement, à dicter aux nations une volonté impérieuse, car, si c'est pour vivre en paix avec l'univers, cette coalition de forces est absolument superflue. L'Impérialisme basé sur l'écrasement des rivaux est,

du reste, une conception fort répandue en Allemagne, bien qu'elle soit étrangère à l'esprit du Germanisme véritable, auquel Tacite a rendu hommage et dont nous nous flattons, en France, d'être largement imprégnés (1).

Que ce Germanisme, qui apporte à la civilisation mondiale un inappréciable appoint, nous soit profondément sympathique, c'est ce que le F. . . Lebey a fait ressortir avec une éloquence convaincue. Il a démontré, de plus, que nous ne demandons qu'à fraterniser avec tous les peuples sans exception. C'est fort mal nous connaître que de nous prêter des intentions agressives. Nul, chez nous, ne médite d'attaquer l'Allemagne, même avec l'aide absolument assurée d'autres puissances. La guerre, de notre part, serait une sottise, car elle entraverait une évolution qui se fait d'elle-même à notre profit. Nos idées font leur chemin dans le monde, et, dès l'heure présente, il est des Allemands qui considèrent que le soleil désormais se lève, pour eux, à l'Ouest (2).

(1) Le F. . . M. WILLMANN, de Vegesack, dans un article intitulé : *Der deutsche Gedanke* (La Pensée allemande), paru dans le *Herold* du 2 novembre 1913, après avoir déploré que tant d'Allemands se bercent d'un rêve de domination universelle, déclare expressément : « Dem gegenüber muss energisch betont werden, dass der Gedanke an Weltherrschaft ein dem Deutschen Empfinden wesensfremder Gedanke ist. » (Il y a lieu d'affirmer avec énergie que l'idée de domination mondiale est une idée foncièrement étrangère au sentiment allemand.)

(2) Le *Simplicissimus* du 21 janvier 1907 a mis sous les yeux de toute l'Allemagne une composition symbolique singulièrement significative. Un coq rouge, avec le bonnet phrygien en guise de crête, se dresse sur une haie, en face de la cabane du classique Michel allemand. Celui-ci, tourné vers le coq, se frotte les yeux, et le dessinateur allemand lui clame les vers suivants :

« Die Sonne geht jetzt im Westen auf,
« Willst du noch einmal was taugen,
« Michel, Wach auf!
« Reib dir den Dreck aus den Augen! »

Le soleil se lève maintenant à l'Ouest,
Veux-tu, derechef, être bon à quelque chose,
Alors, Michel, réveille-toi !
Dessille tes paupières chassieuses !

Nous n'éprouvons donc aucun besoin de venger nos défaites. Si elles nous laissent de l'amertume, c'est uniquement en raison des conséquences qu'elles ont eues pour une population qui se sentait française, et que le sort des batailles a rendue politiquement allemande contre sa volonté formelle. Si l'on songe que cette population a fait fidèlement cause commune avec nous, qu'elle nous a aidés à conquérir les droits qui font notre orgueil et dont elle est privée, on comprendra tout ce qui se passe dans notre âme et l'on respectera notre rancœur.

Vaincus et dépouillés, froissés dans notre conception du droit, il est de notre dignité de nous tenir sur la réserve. Après avoir acheté la paix au prix qui nous a été imposé, un sacrifice supplémentaire n'est vraiment plus exigible de nous. Nous n'avons pas à aller au devant du vainqueur. S'il désire notre amitié, c'est à lui à le dire et à le prouver par ses actes. Nous attendons le geste !

O. W.



Le sens du Symbole chez les noirs

Les noirs possèdent-ils le sens du Symbole ?

Je ne me préoccupais guère de cette question, lorsqu'il y a dix ans j'ai commencé à recueillir des contes de la bouche des conteurs nègres de nos possessions de l'Afrique Occidentale. J'étais soucieux surtout de réunir des histoires merveilleuses, où je pourrais trouver trace des conceptions religieuses indigènes, antérieures à l'Islam. Néanmoins, dans le nombre des contes recueillis par moi, il s'en est trouvé, sans que je le cherche, une certaine quantité qu'on peut considérer comme présentant un caractère symbolique.

Ce symbolisme est tout de surface et se rapprocherait plutôt, à proprement parler, de l'allégorie. Aucune histoire, en effet, ne nous retrace, sous forme de récit pittoresque, les vicissitudes de la destinée ou ne cherche à en exposer les problèmes. Mais il s'y rencontre des façons imagées de s'exprimer ; de petites vérités courantes y sont présentées d'une manière indirecte. Ce sont les côtés symboliques de la littérature noire, les seuls que j'aie observés, tant parmi les 275 contes de mon recueil (1). que dans ceux des divers folkloristes d'Afrique dont j'ai pu lire les ouvrages.

Quelques exemples préciseront ce que je veux faire sentir.

Le thème symbolique — unique à ma connaissance — sur lequel les conteurs noirs brodent à peu près cons-

(1) Contes indigènes de l'Ouest-Africain français. Leroux, éditeur. Paris, 1913.

tamment, sauf de légères variantes, est celui d'un voyage, au cours duquel des pèlerins observent diverses choses qui leur paraissent assez étranges. Ils en réfèrent à un « savant » qui leur en fournit une explication plus ou moins heureuse.

A ce type se rattachent, parmi les contes recueillis par moi : *Kahué l'omniscient* (conte peuhl), — *Le fils du sérigne* (conte ouolof) et *Trois frères en voyage* (conte gourmantié). Un autre conte, rapporté par Monteil (Contes soudanais) (1) et intitulé : *Curieux*, roule sur les mêmes symboles, ainsi qu'un conte môssi qui se trouve dans l'Etude sur la langue môssi (1) par Froger (Enseignements d'un fils à son père).

Je reproduis, à la fin de cette étude sommaire, les contes de *Kahué l'omniscient*, du *Fils du sérigne* et de *Trois frères en voyage*.

Dans presque toutes ces variantes les observations faites par les voyageurs sur leur chemin et expliquées par le « savant » sont les suivantes :

— Deux bœufs, l'un resté maigre malgré la nourriture qu'il a en abondance à sa portée; l'autre, gras à souhait, quoique placé dans un endroit où il ne trouve rien pour se nourrir. (Contes des *Trois frères* — de *Kahué* — du *Fils du sérigne* — de *Curieux*).

— Trois puits, dont deux, éloignés l'un de l'autre, communiquent ensemble néanmoins, tandis que le troisième, qui se trouve entre les deux autres, n'a aucune communication avec eux. (*Kahué* — *Le fils du sérigne* — *Curieux*).

— Un bouc qui s'évertue soit à besogner un piquet de bois (*Kahué*) soit à frapper du front contre une pierre (*Curieux*).

— L'homme (ou la vieille) qui, ne pouvant soulever un fagot trop lourd, s'obstine, à chaque tentative infruc-

(1) Leroux, éditeur.

tueuse, à l'augmenter de branches nouvelles, ajoutant ainsi toujours à la difficulté qu'il ne pouvait déjà surmonter (1).

(*Enseignements d'un fils à son père* (Froger) — *Le fils du sérigne*).

— L'étang asséché pendant le sommeil des voyageurs (*Trois frères en voyage*).

— La source qui s'approfondit d'elle-même (*Trois frères en voyage*).

— Le bout de bois qu'on ne peut parvenir à enterrer. (*Le fils du sérigne*).

— La case qui devient assez petite pour qu'on puisse l'avaler sans peine (*Le fils du sérigne*).

Le soutoura, — le hakilé — le dyiké termes abstraits qu'on n'a pu m'expliquer clairement et qui semblent se prêter à de multiples interprétations (*Kahué l'omniscient*).

— Le vieillard qui a conservé toute la vigueur de la jeunesse et ne peut prendre aucun repos (*Curieux* (Monteil) et, peut-être, *Kahué l'omniscient*).

— L'arbre dont l'ombre est plus chaude que le plein soleil (*Curieux*).

Certains contes devaient avoir un sens symbolique dont les noirs ne se rendent plus compte. C'est le cas de celui des *Trois frères en voyage*, et, pour la plus grande partie du récit, d'*Enseignements d'un fils à son père*. Souvent ils omettent l'explication de certains symboles, par exemple dans le conte de Monteil: *Curieux*, il n'est pas expliqué pourquoi l'ombre de l'arbre donne plus de chaleur que le plein soleil. De même, si l'on compare *Kahué l'omniscient* à *Curieux*, qui en est, en quelque

(1) Dans le conte gourmantié : *Les méfaits de Fountinndouha*, on voit un personnage user du même procédé, mais le conteur attache si peu de signification symbolique à cette façon d'agir qu'il présente ce personnage comme l'un des 3 idiots dont le héros du conte fait hommage à Outênou, son dieu.

sorte, le double, on s'aperçoit que le conteur de la première de ces histoires a passé légèrement sur l'épisode du vieillard resté alerte et qu'il ne traduit pas le sens de cet épisode alors que le conteur de la deuxième histoire en donne la signification symbolique. On peut en conclure que peu à peu les noirs perdent de vue le sens, plus ou moins profond, de ces récits pour ne plus s'attacher qu'à leurs détails pittoresques, et que ce qui tendait d'abord à être un enseignement se réduit peu à peu à n'être qu'un amusement.

Si l'on croit pouvoir rattacher l'apologue au symbole, la littérature noire offre un certain nombre d'apologues destinés à présenter pittoresquement quelques vérités d'usage courant.

Le plus répandu de ces apologues est celui, ouolof, du roi et du griot (*Guéhuel et damel*). J'en ai recueilli une version que je donne ici. On la retrouve un peu moins complète dans Béranger-Féraud (*Contes de la Sénégambie*) et, encore plus réduite, dans Monteil (*Contes soudanais*) qui la rapporte d'après un récit bambara. « *L'Homme aux trois houppes* ». Il y est enseigné le scepticisme quant à la solidité des sentiments d'amitié des puissants, à la discrétion, au dévouement des femmes et à l'affection des enfants d'un premier lit pour leur beau-père. Par contre, la sagesse des vieillards y est appréciée très favorablement.

« *La tête de mort* » (conte peuhl de ma collection) montre, par la mésaventure arrivée à un voyageur, que « la bouche est dangereuse » et peut entraîner la perte de son possesseur.

« *Le choix d'un lanmdo* » (Conte peuhl. Même collection) enseigne que le seul maître à qui l'on puisse assurer le respect est : la Nourriture, car la Disette est

là pour lui soumettre ceux qui la dédaignent quand ils en ont à satiété.

Dans certains contes, enfin, interviennent des abstractions telles que le Mensonge et la Vérité (Voir dans Froger et dans Monteil les deux contes intitulés : *Mensonge et Vérité*).

En dehors des récits à intentions symboliques, il me reste à signaler la forme symbolique, donnée à des détails dans divers contes.

Dans *Namara Soundiéta* (conte malinké de ma collection) le héros du récit, qui s'est vu refuser la concession gratuite d'un terrain pour la sépulture de sa mère, envoie au chef du village : une balle de fusil, de la poudre, une cosse d'arachide, un daba, un couteau, des plumes de pintade et de perdrix attachées ensemble ; une graine de mpenta et une graine de coton.

Le conteur poursuit son récit de la sorte :

Le chef avait près de lui un vieillard qu'on appelait Kobénian, c'est-à-dire le conciliateur, et un autre vieillard, surnommé Koutihan (ou le brouillon). Ce dernier déclara que les présents de Namara étaient dérisoires et qu'il méritait la mort.

*« — Non ! dit Kobénian intervenant. Comprends plutôt
« la signification de ces présents. La balle et la poudre
« servent à détruire les villages. Tel sera le sort du tien
« si tu persistes à exiger le prix de la tombe. — Le couteau
« signifie que ceux qui accepteraient ce prix auraient la
« tête coupée. — Les plumes de pintade et de perdrix veu-
« lent dire que ces oiseaux prendraient leurs ébats parmi
« tes cases démolies. De même le mpenta, l'arachide et le
« coton qui poussent dans les villages en ruines t'aver-
« tissent du sort réservé à celui-ci. »*

Le chef écouta ce conseil et rendit à Namara tout ce que celui-ci lui avait envoyé. Il lui concéda gratis l'emplacement nécessaire à la tombe de sa mère.

Dans *Les Six Compagnons* (conte haoussa, de ma collection), un prince qui convoite la femme du roi voisin fait transmettre ses propositions à celle-ci par une vieille coiffeuse. La femme du roi, en réponse, lui fait porter des feuilles de tôro (1), de l'herbe fraîche et un gros os. Un des compagnons du prince explique ainsi la signification des objets envoyés :

« *La feuille de tôro signifie que, devant la case de celle que tu désires, se trouve un arbre de cette sorte. Sous ce tôro est couché un gros chien. Lorsque tu entreras, il aboiera et tu lui jetteras l'os que voici, pour le faire taire.*

« *Derrière le chien est attaché le cheval du roi. A ton approche, il se mettra à hennir. L'herbe que l'on t'a envoyée, tu la lui donneras à manger, et aussitôt il fera silence.* »

Ces dons symboliques rappellent ceux des Scythes à Darius. (V. Hérodote. *Histoires*.)

Dans la Légende de *Samba Guélâdio Diègui* (conte torodo de ma collection), la sœur du roi des Peulhs noirs, Birana N'Gourôri, pour annoncer à son frère, dont elle craint la fureur, le rapt de ses troupeaux, lui fait apporter un couscous uniquement composé d'herbes. Elle lui donne ainsi à comprendre qu'il ne mangera désormais plus de viande à moins qu'il ne reconquière le bétail qui lui a été dérobé.

Dans *Kahué l'Omniscient*, le petit garçon auquel s'adressent les voyageurs maures leur explique figurément, comme on le verra en lisant ce conte, les causes de l'absence de ses parents et de son frère aîné.

(1) Sorte de ficus.

Dans le conte khassonké: *Les Sandales du Roi* (Monteil), un homme délaisse sa femme par laquelle il se croit trompé. Le frère de celle-ci se présente avec elle devant le chef du village et expose ainsi l'objet de sa plainte :

« Grand roi, j'avais vendu à cet homme un beau champ
« prêt à être ensemençé, au milieu duquel se trouve un
« puits où l'eau, claire et profonde, ne manque jamais.
« Or voici que cet homme veut aujourd'hui me rendre
« mon champ et mon puits sans me donner d'explica-
« tion ! »

Le roi, se tournant vers le mari, lui dit :

« Allons ! parle. Le champ que t'a vendu cet homme
« est-il devenu stérile ? Ou bien l'eau du puits est-elle
« tarie ?

« — Oh ! grand roi, dit le mari, le champ est toujours
« fécond ; l'eau du puits, toujours claire et profonde
« peut-être, mais je n'ose plus ensemençer le champ, ni
« me désaltérer avec l'eau du puits maintenant que j'ai
« découvert auprès de mon champ les traces du lion (1).

« — Mon fils, répartit le roi, profondément troublé,
« ensemeñce ton champ et bois en toute sécurité l'eau de
« ton puits, car ce n'est qu'un lion égaré qui a passé par
« là. Il n'a, d'ailleurs, pu corrompre l'eau de ton puits,
« puisqu'il n'est pas entré dans ton champ. »

Telles sont les quelques indications que j'ai recueillies incidemment quant à l'existence d'un sens du symbole chez les noirs et à son expression dans leur littérature. Je les rapporte, si insuffisantes qu'elles soient, sans attendre qu'une étude attentive m'ait documenté plus complètement sur ce point. Elles pourront peut-être avoir quelque utilité pour ceux qui entre-

(1) Le mari avait trouvé près de la porte de sa case les sandales oubliées par le roi.

prendraient d'approfondir ce sujet que je crois assez intéressant pour l'étude de l'évolution mentale de l'Humanité. L'étude n'en a pas encore été tentée, à ma connaissance, en ce qui concerne les Noirs, et je me propose, si les circonstances me le permettent ultérieurement, d'y apporter par des documents ma modeste contribution.

F.-V. EQUILBECQ,
Administrateur-Adjoint des Colonies.

Trois Frères en voyage

(GOURMANTIÉ)

Trois frères se mirent un jour en chemin pour aller saluer le bâdobiga (1) d'un pays voisin. Sur leur route ils passèrent près d'un bœuf d'une extrême maigreur qui restait au milieu de l'herbe fraîche sans y toucher.

Ils lui demandèrent la cause de cette maigreur extraordinaire. Le bœuf leur répondit qu'il était devenu maigre à force de trop travailler, car il avait à nourrir toute sa parenté.

Les trois frères poursuivirent leur chemin et plus loin ils aperçurent un autre bœuf, très gros celui-là et très gras, qui se tenait à un endroit totalement dépourvu d'herbe.

Ils s'enquirent près de lui de la cause de son embonpoint.

Le bœuf gras leur déclara que c'était naturel à eux

(1) Fils de roi, prince. De bâdo (roi) et biga (fils) en gourmantié.

d'être maigres, eux qui avaient des frères et des parents. Lui était sans famille ni parents dans le monde. De là provenait son parfait état de santé, car, ajoutait-il, ce qui fait maigrir, c'est de penser (se préoccuper de l'avenir).

Les trois frères continuèrent à marcher. Ils avaient grand soif quand ils arrivèrent près d'un étang : « Il est « dangereux de boire froid quand on est trop échauffé », pensèrent-ils; mais ils entrèrent dans l'eau pour se laver et se rafraîchir le corps. Puis ils s'étendirent sur la rive et s'endormirent, terrassés par un sommeil irrésistible.

A leur réveil, l'étang ne contenait plus une seule goutte d'eau. Des éléphants étaient venus s'y abreuver et l'avaient complètement asséché.

Les trois frères se remirent en route. Ils arrivèrent à une source à laquelle ils purent se désaltérer. Mais, au premier cornet de feuilles qu'ils y puisèrent, la source s'enfla considérablement et leur monta jusqu'au nombril (1).

Enfin les frères parvinrent chez le prince. Ils lui déclarèrent qu'ils étaient venus exprès pour lui rendre visite, car ils avaient entendu favorablement parler de lui.

Le prince leur fit bon accueil et donna à chacun d'eux un boubou, un pantalon et une couverture. Puis il les envoya saluer son père.

(1) Le conteur n'a pu m'expliquer ce fait de façon satisfaisante. Les trois frères, dit-il, auront sans doute approfondi le fond en puisant de l'eau. Ce récit semble d'ailleurs être un apologue où la vraisemblance des détails est sacrifiée au désir de symboliser quelque chose.

Le bâdo demanda aux trois frères s'ils avaient pour intention de s'en retourner dans leur pays. Ils répondirent que oui et qu'ils comptaient sous peu regagner leur village.

Le roi leur fit alors présent à chacun d'un cheval et d'une femme.

Quand des enfants furent nés aux trois frères, de leurs mariages avec ces femmes, ils ne songèrent plus à retourner dans leur pays d'origine.

Depuis lors, les talaka (1), qui ne peuvent rien gagner par eux-mêmes, viennent près des puissants afin d'avoir de quoi manger et se vêtir.

Le Fils du Sérigne a paru dans le tome I^{er} des Contes indigènes de l'Ouest Africain Français. — LEROUX, éditeur, Paris.

Kahué l'Omniscient

(PEUHL.)

Il était un homme qui s'appelait Kahué. Pour père, il avait un guinnârou (2) et sa mère était une femme comme les autres femmes. Ceux qui désiraient comprendre ce qui leur arrivait venaient le trouver et il leur en donnait l'explication.

Dans un village des Maures vivaient deux hommes : l'un nommé Bassirou et l'autre Ahmédou, qui faisaient un jour une promenade à cheval non loin de leur village. Ils rencontrèrent un vieillard sur la route qui leur dit :

(1) Pauvres hères (terme gourmantié).

(2) Génie : terme peuhl.

« Si vous voulez avoir l'explication de ce que vous voyez
« sans le comprendre, je connais quelqu'un qui vous la
« donnera.

« — Combien de jours faudra-t-il marcher pour le
« trouver, celui-là? demandèrent-ils.

« — Toute une année », leur répondit le vieux.

Ils se mirent en route.

Ils marchaient déjà depuis onze mois et quinze jours, lorsqu'ils commencèrent à voir des choses qui les surprirent.

D'abord ils trouvèrent trois puits. Le premier de ces puits déversait son eau dans le troisième; mais le puits du milieu n'en recevait rien.

Ils poursuivirent leur route et virent un bœuf. Près de ce bœuf était une mare; beaucoup d'herbe avait poussé pour le nourrir et, malgré tout, le bœuf était excessivement maigre.

« Pourquoi es-tu si maigre? lui demandèrent-ils.

« — Je n'en sais rien, répondit le bœuf.

« — Es-tu malade ou non? Manges-tu beaucoup?

« — Je mange beaucoup déclara le bœuf. »

Plus loin les deux voyageurs trouvèrent un autre bœuf. Celui-là n'avait ni eau à boire, ni herbe à manger et cependant il était gros et gras. Les Maures s'étonnèrent : « Comment! celui de tout à l'heure était maigre,
« tout en mangeant beaucoup et en voici un qui est
« gros quoiqu'il ne mange pas! Qu'est-ce que cela veut
« dire?

Ils rencontrèrent ensuite un bouc qui besognait un piquet de bois.

En continuant leur chemin, ils arrivèrent à un carrefour, où se trouvait une femme à qui ils demandèrent par où ils devaient aller :

« Prenez à droite », leur dit-elle.

Ils suivirent ce conseil et successivement virent du *Soutoura* (coton (?), puis du *Dyiké* (nourriture (?)) et du *Hakilé* (boisson (?)) en quantité suffisante pour vêtir, rassasier et désaltérer l'Humanité tout entière.

Enfin, ils descendirent dans un marigot et, remontant l'autre rive, ils arrivèrent au village de Kahué.

Dans la première case où ils entrèrent, ils virent un petit garçon :

« Où est ton père ?

« — Il est parti à son lougan. Comme le Ciel est tombé sur le champ, il est allé le relever.

« — Et ta mère ?

« — Elle est allée séparer l'eau tombée l'année dernière de celle qui est tombée cette année.

« — Du moins tu as un grand frère ?

« — Oui, mais ce matin il a couché avec une histoire et est parti avec une histoire. »

Les Maures n'insistèrent pas et se rendirent chez Kahué. Le fils et le petit-fils de celui-ci ne pouvaient se mouvoir tant ils étaient vieux, mais Kahué, lui, courait et s'amusait avec les jeunes gens du village.

Les Maures lui donnent le bonjour et Kahué leur dit :

« Toi, tu te nommes Ahmédou et toi, Bassirou. Depuis que vous vous êtes mis en route, je sais tout ce qui vous concerne. Dites-moi maintenant pourquoi vous avez fait tout ce chemin et ce que vous désirez savoir ?

« — D'abord, répondent les Maures, nous avons vu

« trois puits. L'un donne de l'eau à l'autre et l'autre en
« donne de même au premier. Seul, le troisième puits,
« qui se trouve au milieu, ne reçoit rien des autres.

« — Et vous ne savez-pas ce que cela signifie?

« — Non !

« — Eh bien ! les puits qui communiquent ensemble
« représentent deux grands chefs et le puits qui est
« entre eux figure un *Meskine* (1). Les deux chefs igno-
« rent la case du *Meskine*, mais chacun connaît bien
« celle de son égal.

« — Ensuite, rapportent les Maures, nous avons ren-
« contré un bœuf avec de l'eau et de l'herbe en quantité
« à sa portée. Pourtant ce bœuf-là était maigre quoique,
« d'après ce qu'il nous a dit, il ne fût pas malade.

« — Vous ne comprenez pas cela ? demande Kahué.

« — Comment pourrions-nous le comprendre?

« — Ce bœuf ressemble à quelqu'un qui, tout en
« mangeant et en buvant à satiété, a beaucoup de
« misère (morale). Jamais il ne deviendra gros !

« — Nous avons vu un autre bœuf, très fort celui-là,
« et cependant lui n'avait ni à manger ni à boire.

Et Kahué leur demande : « Vous ne savez pas non plus
« ce que cela représente ?

« — Non, répondent les Maures, cela échappe à
« notre entendement.

« — Ce bœuf, explique Kahué, est l'image de l'homme
« qui se tient tranquille et ne parle à personne. Ainsi il
« n'a pas d'ennemis. Avec le peu qu'il mange, il devient
« grand et fort et son poil est de couleur brillante.

« — Ensuite, poursuivent les Maures, nous avons
« rencontré un bouc qui s'acharnait à besogner un
« piquet de bois.

« — Vous ignorez aussi ce que cela signifie?

« — En effet, nous ne le savons pas.

(1) Un pauvre diable (mot arabe).

« — Ce bouc est semblable au petit garçon qui épou-
« serait une vieille, vieille femme ayant passé l'âge
« d'avoir des enfants. En vain besoinnerait-il tout le
« temps, jamais il n'arriverait à *gagner petit*. Et il
« mourrait d'épuisement!

« — Après cela, disent les Maures, nous avons trouvé
« une femme qui nous a conseillé de marcher jusqu'à
« ce que nous rencontrions du *Soutoura* (coton, étoffe)
« pour habiller l'Humanité entière.

« — Et vous n'avez pas compris ce que signifiait ce
« *Soutoura*?

« — Non.

« — Eh bien ! voici l'explication. Le coton sur
« l'arbre c'est comme l'enfant qui vient au monde sans
« houbou ni pantalon. Avec le temps, l'enfant acquiert
« ce qui lui manque : il est bien couvert. Voilà ce que
« signifie le *Soutoura* que vous avez vu. »

Les Maures lui parlent ensuite du *Dyiké* (nourriture)
qu'ils avaient trouvé comme la femme le leur avait
annoncé. Et, comme ils avouent ne pouvoir en deviner
la signification :

« — Cela veut dire, leur explique Kahué, que quicon-
« que n'aura pas de riz, de mil, de niébé (haricots), de
« guerté (arachides), celui-là ne pourra que mourir.
« De même le *Hakilé* (la boisson) veut dire que chacun
« est content de trouver de l'eau pour boire et se laver.

« — Nous avons ensuite rencontré un petit garçon
« qui nous a dit que le ciel était tombé sur le lougan
« de son père et que celui-ci était allé le soulever.

« — Cela veut dire, leur explique Kahué, qu'un
« homme a présenté une réclamation contre le père du
« petit garçon. Et cet homme-là, c'est le grand frère de
« la femme. L'homme est allé au palabre et c'est ce qu'il
« faut entendre par ces mots : il est allé soulever le ciel
« de dessus son lougan (*champ*).

« — Qu'avez-vous encore vu après cela ?

« — Le garçon nous a dit aussi que sa mère était
« partie pour séparer l'eau de cette année d'avec celle
« de l'année dernière.

« — Et vous n'avez rien compris à cette déclaration ?

« — Nous n'y avons rien compris en effet.

« — Eh bien ! explique Kahué, cela signifie que la
« femme est allée arranger l'affaire entre son frère et
« son mari. Ensuite qu'avez-vous entendu ?

« — Le petit garçon, disent les Maures, a déclaré
« que son frère était parti ce matin avec une histoire
« (sujet d'ennui).

« — Savez-vous ce que cela signifie ?

« — Nous n'en savons rien.

« — Voici la chose : une femme de chef a volé un
« mouton à son mari et l'a porté au frère du petit gar-
« çon. On a tué le mouton et on l'a mangé. Puis la
« femme de chef est allée coucher avec le frère. Le
« lendemain elle est repartie et le frère a pris son
« fusil pour l'accompagner. C'est pour cette raison que
« le petit garçon a dit que son frère avait couché avec
« une histoire et qu'il était parti avec une histoire, car
« si son frère rencontre le chef, cela fera une grande
« histoire entre eux. »

Les Maures ne demandent plus d'explications. Kahué leur déclare :

« Ainsi que déjà vous l'avez entendu, c'est moi qui
« m'appelle Kahué. Vous avez vu et entendu beaucoup
« de choses sur votre route et vous n'en avez pas com-
« pris le sens. Eh bien ! tout cela voici que je vous l'ai
« expliqué ! Retournez à présent. Maintenant vous êtes
« devenus intelligents ! »

Les Maures s'en sont retournés chez eux et sont restés dans leur village. Et depuis lors, quiconque ne compre-

nait pas ce qu'il voyait ou entendait venait leur en demander l'explication.

Et ils le lui expliquaient.

Le Fils du Sérigne

(OUOLOF)

Samba Atta Dâbo, l'exorciste, m'a raconté ceci :

Il y avait un sérigne (1) très savant qui envoya son fils voyager : « Pars demain matin de bonne heure, lui « recommanda-t-il, et la première chose que tu trou-
« veras sur ton chemin, avale-la. La deuxième chose
« que tu verras, tu devras l'enterrer. Quant à la troi-
« sième qui se rencontrera, regarde-la bien pour te
« rendre compte exactement de ce que ce sera. Enfin, si
« tu vois encore quelque chose pour la quatrième fois,
« demandes-en le nom. Et quand le nom t'en aura été
« donné, alors tu reviendras ici. »

Au matin, le gourgui (2) s'est mis en route. Il a suivi le chemin que lui avait indiqué son père jusqu'à ce que quelque chose se soit montré à ses yeux. Cette première chose c'était une sorte de grande case.

« Comment avaler cela ? » se demande-t-il, tout effrayé.

Mais la case diminue, diminue... et devient grosse à peine comme une graine de dar'har (3). Il l'a avalée sans difficulté.

Il poursuit son voyage. Et voici qu'il rencontre de nouveau quelque chose : un siga, c'est-à-dire un petit morceau de bois, de la grosseur d'un crayon à peu

(1) Marabout, savant musulman.

(2) Garçon (mot ouolof).

(3) Tamarinier, grand arbre du Sénégal.

près. Se souvenant des ordres de son père, il a mis le siga dans le sable, mais, immédiatement, le siga saute du trou où il a tenté de l'enterrer. Et chaque fois que le gourgui essaie de remettre en terre le siga, le siga lui saute des mains. Pas moyen de le faire rester aux endroits où il veut le mettre ! Il y renonce.

* *

Ensuite le gourgui a rencontré trois séanes (1). Dans le premier il y avait de l'eau; dans le dernier aussi, mais rien dans celui du milieu. Après qu'il eut laissé les séanes derrière lui, il se trouva en face d'un ouarhambâné (2) plus fort qu'Oumar (3), deux fois plus grand. Il est venu ramasser du bois avec deux lanières de cuir. Il en a formé un énorme fagot. Chaque fois qu'il soulève ce fagot pour se le mettre sur la tête, le trouvant trop lourd, il le rejette à terre et se remet à ramasser du bois pour l'ajouter à cette charge qu'il lui est déjà difficile de soulever.

Le gourgui demande à cet homme : « Comment t'appelles-tu ? » — Et l'autre lui répond : « Mon nom est « Adina. »

* *

Le fils du marabout est revenu chez son père pour lui raconter ce qui lui est arrivé. Le sérigne lui dit : « Qu'as-tu vu, mon petit garçon ? — Mon père, dit-il, « j'ai d'abord vu quelque chose qui ressemblait à une « case. — C'est la misère qu'elle représente, explique le « père. Ceux qui gardent bien leur misère en leur cœur « verront un jour leur ennui les quitter. Qu'as-tu ren- « contré après cela ?

(1) Grand trou, creusé en entonnoir et peu profond, destiné à recevoir les eaux de pluie ou à atteindre une nappe d'eau peu éloignée.

(2) Ouarhambâné, célibataire, homme dans la force de l'âge.

(3) Jardinier de la résidence, d'une taille de 1 m. 80 environ.

« — J'ai vu, dit le gourgui, un morceau de bois de la
« grosseur d'un siga.

« — Voilà un heureux présage pour tout le monde !
« Allah vous revaudra plus tard ce que vous aurez fait
« sur terre. Et personne ne pourra cacher dans la terre
« les bonnes actions faites par autrui. Elles [en ressor-
« tent toujours. »

« — J'ai vu encore trois séanes, dit le gourgui. Le
« premier communiquait avec le troisième, mais, dans
« celui du milieu, il n'y avait rien. Que signifie cela ?

« Cela veut dire, répond le sérigne, qu'à la fin du
« monde seuls les hommes riches seront en bons rap-
« ports entre eux. Quant aux pauvres, on les rejettera :
« ils ne compteront plus. »

Le gourgui rapporte enfin que le porteur de bois ne
pouvait arriver à soulever son fardeau et que, chaque
fois qu'il avait en vain tenté de le faire, il allait cher-
cher d'autres branches pour les ajouter à ce fagot déjà
trop lourd : « Ce porteur, dit-il, m'a déclaré se nommer
« Adina (1). »

« — Ah ! répond le savant marabout, celui-ci a dit
« vrai en se donnant ce nom. A la fin du monde on
« verra ceux qui ne peuvent venir à bout de leur tâche
« en augmenter eux-mêmes les difficultés, ne faire que
« des sottises, de sorte que leur embarras n'aura pas
« de fin. Ils feront comme les débiteurs qui augmentent
« sans cesse le chiffre de leurs dettes. »

C'est ainsi que le sérigne expliqua à son fils ce que
ce dernier avait vu.

Le fils du sérigne a paru dans le tome I^{er} des Contes Indigènes
de l'Ouest-Africain Français, Leroux éditeur.

(1) La misère humaine.

L'Esotérisme du "Serpent Vert"

(Suite)

LE PASSEUR, SA BARQUE, SA RAME ET SA CABANE

Il est un homme qui sait dompter le Fleuve, c'est le Passeur, vieux nocher faisant songer à Caron, sauf qu'il n'est pas au service des morts, et que sa barque fend une onde essentiellement vivante. Manœuvrant la rame avec une habileté consommée, il se dirige à son gré au milieu des vagues, sans se laisser entraîner par le courant ou détourner de sa route par les tourbillons. Il maîtrise les flots, mais il est lié envers le Fleuve par un contrat mystérieux, qui l'oblige à lui abandonner le tiers des fruits de la terre exigés en guise de péage de tous les passagers.

Ce pacte avec la vie pratique semble se rapporter aux concessions que le sage est tenu de faire à son siècle, s'il veut exercer utilement son action sur ses contemporains. Le Passeur ne partage pas les illusions de son temps, mais il les utilise pour influencer les masses qu'il domine. C'est un moralisateur, un pasteur d'âmes, un éducateur qui se base sur les idées reçues, fussent-elles superstitieuses à ses propres yeux. Le bois, dont se compose sa barque, sa rame et sa cabane, est mort, mais il est le produit d'une construction vitale. A ce titre, il est bien le symbole des superstitions, formes qui survivent à l'idée oubliée qui les a fait naître. La barque figure admirablement ainsi la religion en vigueur, les mœurs admises et les préjugés sociaux entourés de respect. C'est un frêle esquif, qui se briserait s'il heur-

tait un rocher, et dont la durée est éphémère, car le bois se pourrit peu à peu ou tombe en poussière. Mais le nautonier prend soin de sa barque ; il la gouverne avec dextérité, évitant les écueils et parant aux secousses des vagues dangereuses.

Sa rame, qu'il conservera plus tard, alors même qu'il n'aura plus de barque, est l'instrument indispensable de tout gouvernement. Gouverner, en effet, ne veut pas dire imposer une volonté. Une armée demande à être commandée, mais une nation a besoin d'être gouvernée, et ce n'est aucunement la même chose. Pour commander, la brutalité peut suffire ; pour gouverner, il est nécessaire que le tact intervienne. Le gouvernement s'adresse à l'âme, le commandement avant tout au corps. L'art du gouvernement est donc un art subtil, dont le vieux Passeur possède admirablement le secret.

Bâtie en bois, sa demeure s'élève à proximité du Fleuve, sur la rive de l'avenir. Il faut y voir, non plus la religion faite pour être ballottée à la surface des flots, mais tout l'édifice de la science humaine, érigé en terre ferme, hors du domaine que peuvent atteindre les eaux. Que nos connaissances soient de bois, au même titre que la religion, c'est ce qui ne sera contesté par aucun philosophe ayant médité sur l'infinie vanité des choses. Le Passeur, sans doute, sait à quoi s'en tenir ; mais un abri, même en planches, n'est pas à dédaigner, et le repos qu'on y goûte la nuit permet d'affronter les fatigues du jour.

Préposé à tout ce qui passe pour vrai, tant dans le domaine du savoir (cabane), que dans celui de la croyance (barque), le Passeur fait traverser le Fleuve à qui veut bien se confier à lui. Grâce à son expérience, on peut en sécurité s'embarquer dans sa nacelle, autrement dit se mettre à son école, bénéficier de son enseignement. Mais ce maître ne conduit que vers

le passé (histoire, archéologie, connaissance des systèmes philosophiques et des religions anciennes); il lui est interdit de ramener ensuite ses passagers vers l'avenir. Sa mission n'est donc pas celle d'un prophète, d'un novateur, d'un rêveur préoccupé de ce qui n'est pas encore. Le Passeur est réaliste en toutes choses, et c'est pourquoi il n'accepte en péage que des fruits de la terre, c'est-à-dire des résultats pratiques, immédiatement utilitaires.

Cependant, il n'a pas le droit de toucher à ces fruits avant que neuf heures ne se soient écoulées. Ce délai passé, il faut qu'il abandonne au Fleuve un tiers de ce qu'il a reçu; le reste lui appartient ensuite.

A quelle gestation ce chiffre neuf fait-il allusion? Veut-il dire qu'un enseignement, une règle ne doit se tirer des faits, des résultats obtenus, qu'au bout d'un certain temps et après abstraction de ce qui revient aux contingences fortuites?

Pourquoi les fruits exigés sont-ils trois choux, trois artichauts et trois oignons? Ces légumes ont-ils été choisis en raison des enveloppes multiples qui les constituent? Il serait téméraire de vouloir préciser sur ce point un symbolisme qui reste énigmatique.

Mais n'oublions pas que la cabane du Passeur, donc sa science, ses connaissances positives, occupera la place d'honneur dans le grand Temple qui surgira de terre quand les temps seront révolus. Le bois, alors, aura été transmué en argent impérissable, mystère que nous expliquerons en son lieu.

O. W.

SPÉCIALITÉ DE DÉCORS MAÇONNIQUES



TEISSIER
BRODEUR

37, Rue Jean-Jacques-Rousseau, PARIS

Paris, J. Regal et Cie

56, Pass. du Caire

Librairie du Merveilleux
P. DUJOLS, 43, rue de Fleurus, Paris (VI^e)

Spécialité d'ouvrages relatifs à l'Alchimie, l'Astrologie,
la Franc-Maçonnerie, etc.

CATALOGUE SUR DEMANDE.

M. Dujols s'est engagé à faire bénéficier d'une remise spéciale tous les abonnés au *Symbolisme* qui le chargeront de leurs achats de livres. Il se tient également à leur disposition, s'ils ont des livres à vendre ou à échanger.

Nous engageons nos lecteurs à demander à M. Dujols son dernier catalogue (N° 7 - Août 1913). Ils y trouveront des notices bibliographiques fort bien rédigées et très instructives. Les dernières pages sont consacrées à *L'Initiation Maçonnique* que vient de publier M. Charles Nicoulaud.

Cordons et Bijoux Maç.:.

Matériel de Loges

Bannières - Drapeaux - Draps Mortuaires

A. NAPOLI, 48, rue d'ARGOUT

CORDONS {	unis	R..F.. eu Écoss..	Fr. 4 »
	doublés deuil.	—	Fr. 5 »
	brodés doublés deuil	—	Fr. 7, 50, 9, 10, 15 et au-dessus
	officier de loge, brodés et doublés	Fr. 7 »	—

Au comptant ou contre mandat-poste.

HÔTEL-RESTAURANT SUISSE

L. CHARRIÈRE Propriétaire



PRIME A NOS ABONNÉS

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs quelques exemplaires d'un ouvrage curieux, paru en 1790. sous le titre : **LE GRAND LIVRE DE LA NATURE, ou l'Apocalypse philosophique et hermétique**, réédité en 1910, augmenté d'un Avant-Propos sur *les Philalèthes, l'Initiation masculine ou doriennne, les Visionnaires, la Palingénésie, les Nombres, l'Initiation féminine ou ionienne, les Épreuves purificatrices et les Expiations*, par le F. Oswald WIRTH. — Prix : 3 fr. au lieu de 5 fr.

Il nous reste, en outre, un nombre restreint d'exemplaires des brochures suivantes, que nous laisserons à nos lecteurs chacune au prix de 0 fr. 50 c.

1^o **L'Ordre du Lion**, par Oswald Wirth. Renseignements historiques extraits des mémoires d'un conscrit de 1808 qui fut initié à Portchester par les prisonniers français.

2^o **Une Loge Maçonnique au XVIII^e siècle en Bretagne**, par Léonce Maître. Très intéressante contribution à l'histoire de la Maç. française, faisant ressortir la participation active du clergé aux trav. des LL. avant 1789.

3^o **L'Islamisme devant la raison contemporaine**, par Oswald Wirth. Fascicule de *La Gnose*, n^o de décembre 1911.

Imprimerie Hugonis, 6, rue Martel, Paris.

Le Gérant : OSWALD WIRTH.